

Après l'exposition « Océanie » au musée du Quai Branly-Jacques Chirac à Paris

1- *Avant Paris, c'est à Londres que cette exposition a été pensée.* Elle s'y est tenue de septembre à décembre 2018. Ses initiateurs sont des institutions britanniques, la Royal Academy of Arts, et le Museum of Archeology and Anthropology de l'Université de Cambridge, avec la collaboration du musée français du Quai Branly-Jacques Chirac à Paris. Son comité d'honneur est entièrement composé de personnalités du Pacifique, d'Hawaï à la Nouvelle-Zélande et à la Papouasie-Nouvelle-Guinée.

Le catalogue est un beau livre de 327 pages. Il comporte d'abord des contributions thématiques qui font l'état des savoirs actuels à propos des cultures océaniques : la remarquable introduction des deux responsables britanniques, Peter Brunt et Nicholas Thomas, un article sur la mer de la grande historienne du Pacifique Anne Salmond, une contribution d'Emmanuel Kasarhérou, « Architecture, saisons et rituels en pays kanak », un article sur la difficile interaction entre le statut colonial, la pratique du don et la constitution des collections muséographiques, et enfin un article sur « La performance et le corps », les arts immatériels de la parole et de la parure corporelle.

Puis figurent les reproductions du contenu de l'exposition, avec à la suite des notices détaillées sur chacun des objets présents. Des notes, une importante bibliographie et un index des noms font de ce catalogue un outil pour aller plus loin dans la recherche.

2- *Un parti a été pris, celui de considérer l'espace du Pacifique comme une unité.* En est garante la constance dans la circulation de ses différents peuples. Y compris dans leur rapport avec leur origine dans l'Asie du Sud-Est. Mais ce qui exclut les peuples aborigènes d'Australie, fixés sur leur terre depuis des millénaires (un peuplement dont les plus anciens témoignages remontent à 50 000 ans). Même si les voyages à grande distance n'ont pas été le fait de tous, les échanges n'ont jamais cessé, dans une attitude commune de valorisation du don et du contre-don, qui fait pénétrer des objets ou des coutumes venant de la mer et de l'outremer jusqu'au plus profond des terres, comme en Nouvelle-Guinée. D'où le choix d'inclure ses peuples dans le large ensemble insulaire du Pacifique, tout en laissant à part les peuples « continentaux » de l'Australie. Et de mettre en relation des apports de terres aussi éloignées que la Nouvelle-Guinée et les divers confins de la Polynésie, jusqu'à Rapa Nui, l'île de Pâques. Les cadres reçus, comme l'opposition entre Mélanésie et Polynésie, s'en trouvent bouleversés.

3- *Quel est le contenu de l'exposition ?* Le catalogue permet d'en suivre le plan.

-Voyage et navigation (p.88). Les hommes du Pacifique ont été les premiers êtres humains à s'aventurer sur la mer, il y a des millénaires, bien au-delà des terres visibles. C'est là leur véritable originalité, leur identité, par delà les différences de langues et d'habitats. La mer et sa traversée leur sont essentiels, et c'est la mer et la navigation qui sont d'abord présentées dans l'exposition.

-Créer le lieu (p.146). Sur chaque nouvelle terre habitée, il y a polarisation de l'espace et du temps autour de l'habitat humain. « Connaissance des arts » commente : Ancrage et communauté.

-L'esprit du don (p.182). La circulation des personnes et des idées fait que le réseau des relations prime sur l'identité de groupe. Elle est signifiée par le don, source d'obligations, occasion de compétitions, de fêtes ostentatoires. « Connaissance des arts » parle d'une culture du don.

-Performance et cérémonie (p.202). C'est ce qui rompt le rythme du quotidien, pêche et agriculture, de manière saisonnière ou plus solennellement une ou deux fois dans une vie. Ainsi la collectivité parvient à se donner un corps visible et harmonieux, y compris dans les expéditions guerrières. « Connaissance des arts » précise : Arts vivants et cérémonies.

-Rencontre et empire (p.236). « Connaissance des arts » interprète : Rencontres et hybridation. L'Empire britannique, les missionnaires chrétiens ont été une rencontre qui a heurté et bouleversé le monde pourtant ouvert et circulant de l'Océanie. Les insulaires ont dû faire l'appropriation de ce nouvel imaginaire, « pour le meilleur et pour le pire ». La vidéo monumentale « In search of Venus (infected) », d'une artiste de Nouvelle-Zélande d'ascendance Maorie, télescope au 18ème siècle la recherche astronomique des Européens (observation du « transit de Vénus », passage de la planète devant le Soleil), l'imaginaire européen d'alors sur la société de « nature », et l'impact désastreux des premières interactions des insulaires avec les Européens, occasions de contracter des infections dévastatrices et en particulier sexuellement transmissibles.

-Mémoire (p.262). Les ancêtres, fondateurs de communautés, sont présents dans la mémoire et dans les sculptures qui l'incarnent. Mais la dislocation culturelle et démographique a fait disparaître des générations entières d'insulaires au cours du 20ème siècle. La nouvelle Océanie, par ses artistes, lutte pour renouer avec sa mémoire, son histoire et son identité, au-delà des pertes subies. « Connaissance des arts » résume : Ancêtres et dieux ; mémoire et défis contemporains.

4- *Présent et avenir*. Cette exposition n'est pas une vue de l'Océanie à partir de l'Europe (et de l'Amérique), bien qu'une grande partie des œuvres exposées soient conservées en Europe et issues de rapports coloniaux. Elle se veut la mise en évidence d'initiatives que prennent les Océaniens eux-mêmes, la manière dont ils s'approprient les apports de l'Occident tout en tenant à leurs racines, en-deçà du christianisme qu'ils ont pour la plupart adopté. A travers toute la zone du Pacifique, des communautés océaniques ont repris conscience du sens de leur attachement à la mer, à l'ensemble du vivant, aux ancêtres, aux divinités en l'élaborant à nouveau pour faire elles-mêmes un travail de transmission comparable à celui des ethnologues et savants occidentaux. Un symbole impressionnant en est ce piano Steinway de concert, symbole de la culture européenne dans ce qu'elle a de plus sophistiqué, entièrement pris dans un bois sculpté évoquant une pirogue à travers des symboles traditionnels, laqué en rouge vif et toujours parfaitement fonctionnel.

La vision de l'avenir qu'elle contient ne tait pas les dommages sociaux et culturels liés à la conquête par l'Occident impérial. Elle prolonge, par exemple, l'exposition « Kanak » qui s'est tenue en 2013-14 au même musée du Quai Branly, sous la direction d'Emmanuel Kasarhérou et de Roger Boulay.



Cependant, comme elle, mais sur l'espace plus vaste du continent Océanie, elle veut faire entendre le point de vue des insulaires. Les pionniers océaniens de la navigation hauturière ont leur mot à dire à ces nouveaux navigateurs de l'Occident, venus d'horizons plus lointains que le Pacifique. Les artistes et intellectuels océaniens qui ont collaboré à l'exposition sont à l'origine de nouvelles initiatives, et ils en préfigurent d'autres. Ils sentent davantage aujourd'hui que le Pacifique, leur Pacifique, est au centre du monde demain. Cela, sans les détourner des inquiétudes sur l'évolution des liens sociaux et de l'environnement qu'ils partagent avec le reste du monde. C'est ce qu'expriment de manière magistrale les deux commissaires anglais de l'exposition, Peter Brunt et Nicholas Thomas, dans leur introduction générale au catalogue, dont le titre est « Oceania redux », l'Océanie revenue à la vie.

Août 2019 – Jean B. Jolly